

La garde aux loups

Guy NICOLAI

La garde aux loups

« De la survie à la Vie »

©éditions Sydney Laurent – Guy NICOLAI
ISBN : 979-10-326-1306-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le lecteur voudra bien pardonner certaines longueurs volontaires, l'auteur ayant choisi d'inclure deux « manuels de la survie » dans l'action, afin de partager quelques notions de pilotage et des éléments de « jardinage » en situation de survie.

AVERTISSEMENT

Ce livre est un roman, c'est-à-dire une œuvre de pure fiction.

Les noms des personnages, des organisations, des lieux et des pays, ainsi que les événements décrits, sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou bien utilisés fictivement à des fins de distraction littéraire.

Note importante : Le titre initial prévu pour cet ouvrage était « Fortitude ! », premier livre du cycle « La Révélation du Naos ».

Le Naos était l'emplacement le plus important d'un Temple, tant dans l'Égypte que dans la Grèce antiques. Il est aussi le « Saint des Saints » des églises orthodoxes.

Au cœur du silence repose le centre de la roue, immobile, et ainsi au-delà des apparents contraires.

La divinité y repose.

Pas de Temple sans Naos, ce réceptacle de l'étincelle divine. Seul le Grand Prêtre, c'est-à-dire la partie sublimée de l'homme, y a accès.

Le Débîr juif était l'équivalent du Naos, dans le Temple de Jérusalem construit par Salomon. Il était réputé abriter l'Arche d'Alliance, c'est-à-dire l'Amour.

Mais au temps de Moïse, l'Arche d'Alliance reposait dans le Tabernacle ou « tente de la Rencontre ». Une Rencontre à comprendre évidemment dans son sens spirituel.

Nous sommes en présence d'un accès au monde transcendant... et de l'affirmation de notre fidélité à la Source.

Note : Fortitude est un mot du français médiéval qui signifie « force d'âme ».

On ne le retrouve plus actuellement qu'en langue anglaise.

A ma fille Natasha que je regarde grandir...

A **Natasha**, onde de joie et force d'amour en ce monde.

Qu'elle sache que je serai toujours là pour elle,
et qu'elle m'a ouvert à l'Amour véritable.

A Marie qui m'aide à grandir...

Avec ma reconnaissance et bien plus encore.

A Marie, âme noble et lumineuse, en même temps que vaste, bonne et généreuse femme. A Marie qui est sur un beau chemin. A Marie qui m'a fait devenir père, et donc homme, quand tant d'autres m'ont fait devenir chèvre.

**Avec tout mon amour inconditionnel,
inaltérable et intemporel
à toutes deux.
Je vous aime.**

A ma compagne Fred, bel Etre Humain, avec un immense amour.

En la remerciant pour les rires et la tendresse, les beaux et inoubliables partages forestiers sous le palanquin des étoiles, et pour tout ce qui ne peut être dit et qui est au-delà des mots dans le mystère insondable de la Vie.

A mes parents, avec toute ma gratitude.

Je sais maintenant tout ce qu'il faut d'oubli de soi pour être papa.

Et tout ce qu'il faut de générosité pour être maman.

A Albert et à la mémoire de Juliette.

Et à tous les parents du monde.

A tous mes ancêtres, partis pour le pays de la Lumière blanche et que je n'ai pas oubliés. Merci de m'avoir offert une enfance heureuse.

A François, au Gary : vous me manquez.

Merci à mes grands-parents, pour les collines, les sources, les cabanes, les fraises des bois, les parties de boules, le rôti du dimanche et la confiture de pastèques. Merci à mes tantes et à mon arrière-grand-mère, pour leur patience et leur tendresse.

Merci à mes arrière-grands-parents, que j'ai eu la chance de connaître.

A ma nouvelle famille.

A Titouan et à Lou, avec une immense affection.

A Annie, Karine, Oriane et Célie.

A la mémoire de Martine, courageuse et belle jeune femme.

Merci à mon parrain pour la découverte des chemins traversiers.
A tous les Guy Benedetti.

A mes plus vieux amis, Renard et Denis, qui se reconnaîtront.

A Alain, avec qui je partage une amitié de quarante ans. Ce n'est pas rien.

A un plus vieil ami encore, René, ami d'enfance que j'ai retrouvé avec plaisir et émotion. **A Yves**. A nos familles et bien sûr aux collines de nos aventures.

A tous ceux qui m'ont soutenu durant les années d'épreuve.
A ceux qui connaissent et le goût de la souffrance
et la valeur d'un regard doux.

Aux amis qui partagent des moments de bonheur avec moi.

A Yvanna plus qu'à d'autres.

A Sabrina qui a le sourire du dauphin. A Fred et Sophie.

A Anita, à Faustine, à Véronique et Christophe, qui ont été là quand mon cœur s'est brisé. A ce Bon Pierre. A Nadia, à Anthony.

A Nathalie, si courageuse, et à tous les Points Roses.

A André, grand ami des collines...

A mon frère Richard, qui me manque beaucoup,
en souvenir des plus beaux partages de ma présente existence
et de nos découvertes vivantes,
en espérant qu'il ait fini par trouver La Chose.

A Francette et à mon filleul Pierre avec tendresse.

A Pauline, en reconnaissance de nos inoubliables échappées sauvages à la rencontre des loups et des étoiles.

A tous ceux qui partagent avec moi la même Posture d'éveil.

A Florence, au sourire aérien, qui nous est revenue vivante de l'attaque de Bamako. On t'aime.

A Séverine, qui peint le monde à ses couleurs, et à nos rires contagieux.

A **Luc**, que j'ai pris pour modèle pour un de mes personnages.

A tous mes anciens amis pilotes.
Aux copains de l'Aéronavale.
A Pierrot, du Club de Tir.

A **Claire**, qui s'est vigoureusement dressée contre une injustice d'adultes et a pris ma défense lorsque nous étions enfants, ce que je n'ai jamais oublié.

A **Fabienne Brancato, mon illustratrice**, belle et sensible jeune femme auprès de qui les mots « nous nous retrouverons » prennent tout leur sens.

A la mémoire de **Vincent Audry, brave parmi les braves.**

A la mémoire de **Maryse et de Tony Vannucchi, de Raymond Brun, d'Édouard Brunny, de Roger-Luc Mary, de Louis Demeuse, de Simone Rio, de Pastora**, qui tous rendaient ce monde plus supportable.

A la mémoire de « **Loulou** » **Sesti**, bien amicalement.

A la mémoire de **Loulou Novi**.

A la mémoire d'**Henri Bartheye**, parti lui aussi arpenter les collines célestes.
Ce n'est pas triste, ils reviendront.

A tous ceux qui sont sensibles au Beau.
A ceux dont les yeux et le cœur sont ouverts.

Aux loups et aux sangliers des collines, aux chevreuils quelquefois. Merci d'exister et de faire ce monde plus beau.

A la lune, ma vieille complice des rêveries nocturnes. Aux nuages qui passent. Aux arbres, mes amis.

Aux étoiles qui montrent le chemin. Au vent complice qui me caresse parfois, à la fraîcheur bienfaisante de la pluie, au soleil réconfortant et à la terre odorante.

A la forêt sacrée de la Sainte-Baume.

Aux nuits peuplées d'étoiles et de loups,
de rires, de Lumière et de mystères éternels,
à la rencontre de vaisseaux et de sources inconnues.

A Lora, à Sigrid, de belles rencontres
qui prennent soin de moi, corps et âme.

A Jeanne et à Rachel, qui m'ont sauvé la vie.

A tous ceux dont l'âme sait déjà que l'Amour est le sens de l'existence.

A mes anges-gardiens, qui ont bien du travail : merci.

**A la Vie, avec toute ma reconnaissance
et mon inaltérable confiance...**

A mes Frères des Étoiles.

A Anne Givaudan...

A tous les Daniel et Nathalie...

A Antoine de Saint-Exupéry

A Dominique Venner, qui a bercé mon adolescence
de rêves d'aventure et de ses anecdotes savoureuses,
entre deux lectures du catalogue de la Manufacture des Armes et Cycles de
Saint-Étienne...

A l'émir Abd-El-Kader

(1808-1883)

disciple d'Ibn Arabi

vaillant guerrier en même temps qu'écrivain et poète, Soufi et humaniste, qui a résisté à la conquête de l'Algérie par la France de 1832 à 1847.

Il fut un adversaire de la France, mais un adversaire honorable, qui appelait ses ennemis « ses frères ».

Abd-El-Kader savait que le Jihâd n'est pas une « guerre sainte » mais une lutte contre ses propres pulsions.

Après avoir été interné dans les geôles françaises, il se retira en Syrie pour finir ses jours dans l'étude et dans la méditation.

Il partageait une puissante estime réciproque avec Napoléon III.

Lors du « massacre de Damas » en juillet 1860, il intervint et s'interposa avec sa suite au péril de sa vie pour sauver 12.000 chrétiens de l'extermination.

Napoléon III lui décerna à la suite de cette action la Grand-Croix de la Légion d'Honneur.

L'émir Abd-El-Kader professait que **« n'est véritablement digne d'être croyant que celui qui aime son frère »**.

AVANT-PROPOS

Le roman qui suit est évidemment une pure fiction.

Toute similitude, avec une certaine réalité, de ces faits imaginés ou utilisés allégoriquement à des fins de seule distraction, serait donc fortuite.

Toute ressemblance des personnages de cette œuvre de fiction avec des personnes – physiques ou morales – réelles serait une coïncidence et en aucun cas intentionnelle. Toutefois, certains noms de personnes réelles connues sont parfois utilisés fictivement, pour les besoins de l'intrigue géopolitique de cette œuvre d'imagination.

Qu'elles n'en prennent point ombrage.

Toute identification de certains protagonistes de cette œuvre d'imagination à des « groupes » transnationaux réels - d'ailleurs parfois réputés manipuler l'opinion publique, les gouvernements, les climats, les « révolutions » et bien d'autres choses « avec la moralité d'un chat de gouttière » - serait parfaitement infondée, l'historicité dans le monde réel étant autre.

Toutefois, qu'il nous soit permis de simplement constater que de tels groupes tentaculaires, qui ont pour objectif le profit ou pire, la domination, existent bel et bien dans la réalité.

Le bien-être des populations, le développement harmonieux de la planète, la concorde entre les peuples, sont bien loin des préoccupations de ces « élites » autoproclamées.

Les « spectres » au visage d'ombre qui les composent n'ont d'égard ni pour les libertés publiques, ni pour la liberté de conscience, ni pour quelque chose d'aussi peu quantifiable que... l'Amour, sans lequel pourtant rien ne saurait exister.

Ils sont en réalité aussi vivants qu'une coquille vide et sont à plaindre infiniment.

Leur poitrine est comme un gouffre sans fond que rien jamais ne parvient à combler. Lorsque l'on regarde la haine dans les yeux, on ne manque pas de voir la souffrance derrière...

Chacun recherche le bonheur à sa façon. Mais « *cherchez d'abord le Royaume des Cieux, et tout le reste vous sera offert par surcroît* ».

Dotés d'un mental hypertrophié mais d'une absence totale de cœur, ces êtres qui se pensent habiles et puissants – ainsi que les structures qu'ils créent à leur image pour assouvir leurs soifs inextinguibles, sans pourtant jamais s'en voir enfin satisfaits – fonctionnent exclusivement sur la base de conceptions résolument étroites et limitées, dans un univers cependant infiniment vaste et généreux où tout est relié et où toute frontière abstraite est parfaitement et définitivement illusoire.

Ils méconnaissent les lois de l'impermanence, cherchent à saisir tout ce qui passe à leur portée, à le conserver bec et ongles, à éviter ce qui leur porte ombrage, et même à éliminer physiquement leurs contradicteurs.

Mais ce fonctionnement si « puéril » aux yeux de l'Intelligence cosmique, cette « ignorance » (ainsi que le Bouddhisme qualifie avec indulgence ce que d'autres nomment « pêché ») ne peut être tôt ou tard que cause de souffrances. Telle est la Loi véritable.

Il est en effet, derrière toutes les lois dont ils nous abreuvent sans fin pour mieux nous contraindre au quotidien, une Loi universelle : la loi de cause à effet, à laquelle ils ne pourront échapper.

Les orientaux, qui en ont une connaissance millénaire, appellent cette réalité : le karma.

Même les traditions occidentales mentionnent cette connaissance de la loi de séquence à conséquence : « *De tes yeux seulement, tu regarderas et tu verras la rétribution des méchants* » (Psaume 91).

« *La vengeance m'appartient* », dit le Seigneur. Qu'elle se tienne donc éloignée du cœur des hommes.

Peu importe la provenance ou l'origine de ces êtres si peu humains.

Car en effet, leur empire s'étend bien plus sur les âmes que sur les cartes de géographie.

Que l'on se souvienne alors ce qu'ils savent parfaitement : l'Amour et la peur ne peuvent coexister.

Ces réalités vibratoires – tout est vibration – sont aux antipodes.

Je te souhaite de tout mon cœur, ami lecteur, de choisir avec une immense détermination la vibration de l'Amour parmi les ondes de peur et de confusion qu'ils répandent pour alourdir nos fréquences et nous maintenir en leur pouvoir.

Il faut, en ces temps de bouleversements marqués par la confusion, plus que jamais, affirmer avec force notre identité profonde et savoir ce que l'on veut vraiment.

Car cette histoire romancée n'est pas celle des âmes grimaçantes, perdues dans les méandres de leurs jeux de pouvoir.

Elle est celle de l'Amour, qui guérit et qui sauve.

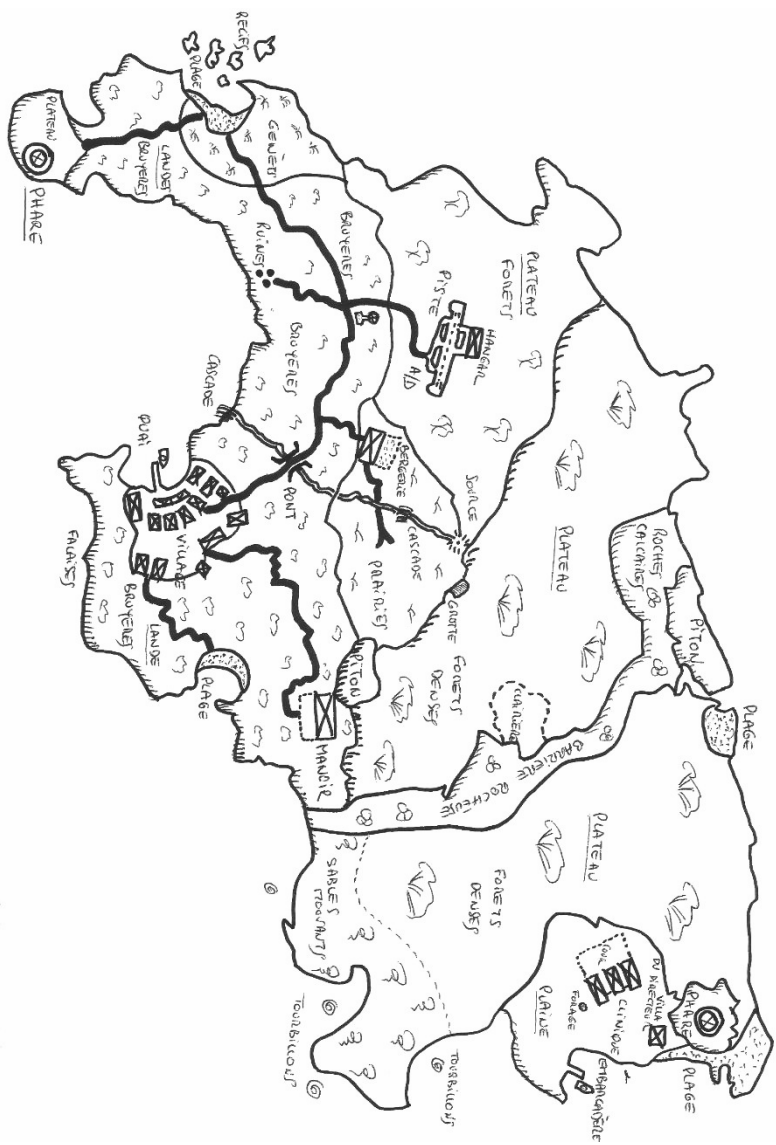
*
* *

Rien de beau ne se crée sans allégresse.

Dominique Verner

*Il n'est que les Braves
dont le cœur s'illumine
du courage d'Aimer.*

Matthieu Rouvier



1

Le canot à moteur remonta la déferlante, l'étrave fendant bravement l'écume furieuse et projetant des fleurs d'eau neigeuse sur les passagers frigorifiés.

L'équipage du Kirkintiloch, composé seulement du capitaine taciturne et d'un matelot sans âge, au visage buriné et sculpté par les embruns, s'affairait à la manœuvre avec des fermées.

Le ciel bas et sombre laissait par instants échapper de lointaines cicatrices de lumière d'une intensité fascinante. Daniel comptait les secondes séparant les éclairs du tonnerre, mais il avait oublié la formule donnant la distance à la foudre.

Les côtes d'Écosse seraient bientôt en vue.

– Bientôt, avait assuré le timonier.

Assis à côté de Daniel, un couple âgé et courbé par le fardeau des ans, grelottait, blotti sous une vaine couverture de laine humide.

Le vieil homme, souriant timidement, tentait de réconforter sa compagne.

Il promenait une main chaleureuse sur son visage ridé.

Il y avait quelque chose d'émouvant dans cette tendresse intemporelle qu'ils se portaient, dans toutes ces petites attentions discrètes qu'ils échangeaient.

Le regard de Daniel glissa jusqu'à la banquette leur faisant face, à bâbord, remonta le long des jambes de l'inconnue qui se cramponnait au bastingage, s'arrêta sur sa frimousse constellée de taches de rousseur.

Recroquevillée dans un loden bleu marine, elle était d'une beauté profonde et rare, d'une beauté mystérieuse, presque intimidante.

Leurs regards se croisèrent, mais aucun sourire ne vint éclore.

Son expression à elle était presque glaciale.

Daniel n'avait, pour sa part, aucune envie de complications sentimentales.

Il se rendait sur la petite île de Kenavoloch pour simplement se reposer, reprendre son souffle après ces dernières années, fort éprouvantes.

Cette retraite en solitaire s'était imposée à lui, comme une évidence, presque une nécessité.

La fille – plutôt mince – déplia les bras, dévoilant dans l'échancrure de son trench-coat un tricot de laine épaisse gonflé par le galbe d'une poitrine voluptueuse. Elle le regarda de nouveau, presque avec dureté.

Daniel détourna son regard.

Il s'assura de sentir contre sa cheville droite la présence de son sac de sport, son seul bagage pour les trois semaines de location du vieux phare désaffecté, situé au sud de l'île.

Il referma le col de son lourd blouson de cuir brun et enfouit de nouveau ses mains dans les poches de son pantalon de velours beige. Daniel, maintenant, regrettait de ne s'être pas muni d'un bonnet. Il essuya d'un revers l'eau de mer ruisselant sur son visage.

La côte apparut, déchiquetée, ses plus hauts sommets accrochés par des écharpes de brume impénétrable s'effilochant au vent.

Le quai était derrière ces falaises et ces terres sauvages, au bord du petit hameau constitué des quelques habitations de l'île, seules bâtisses en dehors du manoir victorien surplombant les falaises septentrionales et de l'ancien phare, sentinelle désormais inutile située sur la côte sud-ouest, auprès d'une plage de sable blanc.

Enfin, c'est ce que disaient les dépliants de l'agence de tourisme...

Le canot automobile changea de cap après avoir doublé les récifs, roula sous la violence des vagues et aborda l'entrée du port, avec toute l'énergie de ses deux moteurs.

Le capitaine hurla quelque chose d'inaudible et son matelot s'empara des « bouts » de nylon humide pour préparer l'accostage.

Un cinquième passager qui somnolait à l'écart, au bout de la banquette gauche, s'étira et se déplia lentement, un chapeau de feutre fauve toujours baissé sur le front, le visage calfeutré par une écharpe rouge recouvrant son nez.

Soudain, un rai de soleil furtif perça la masse nuageuse, éclairant le visage de la jolie inconnue d'une lumière ocre.

Les petits vieux se levèrent, donnant le signal du débarquement. L'esquif maintenant arrimé à l'embarcadère, le capitaine regarda les voyageurs sauter

sur le ponton et s'éloigner vers les rues étroites bordées de petites maisons de pierre grise. La végétation, par endroits, s'emparait inexorablement des murs chargés d'histoire.

On eût dit un village d'elfes...

Le cadre était somptueusement beau, le climat océanique reposant.

Daniel était ravi : il allait pouvoir se ressourcer, enfin, dans le silence et la quiétude de ce paysage maritime sobre, loin des forêts habituelles au cœur desquelles il résidait. D'autres senteurs, d'autres *chatoyances* allaient venir le visiter. D'autres rencontres peut-être.

Il soupira.

Ses pas résonnaient sur les planches de l'embarcadère.

Il emprunta le quai pavé de pierres grises polies par l'activité humaine. Marchant lentement, il longea les maisonnettes qui faisaient face à la mer, dans leur robe moirée. Toutes les façades étaient peintes de couleurs vives, et ces bleus profonds, ces rouges chaleureux bordés de mousses d'un vert tendre donnaient une allure sympathique à l'ensemble.

Les rues se déployaient en arcs de cercles successifs autour du quai, les maisons étant séparées par des ruelles étroites disposées comme les rayons d'un soleil dont le centre aurait été le port, ce qui ajoutait à l'harmonie du panorama.

Une bouffée de chaleur lui cingla le visage, lorsqu'il ouvrit la porte du pub à l'enseigne du « King Arthur », pour y récupérer le trousseau de clefs du phare, comme convenu.

Un feu de tourbe brûlait dans le foyer apaisant, avec son odeur caractéristique.

Un mur du « pub » était réservé à des cabinets intimes habillés de bois sculpté, dans lesquels des habitués, hommes et femmes, sirotaient leurs boissons, le visage épanoui.

L'ambiance était détendue.

L'inconnue était également entrée. Elle se débarrassa de son loden et commanda un thé vert en prenant place sur les coussins d'une banquette confortable, disposée dans un angle de la pièce.

Daniel s'installa au comptoir et se laissa tenter par un Baileys. Ses joues battues par les embruns glacials le brûlaient. Lorsqu'il avala le contenu de sa chopine, une sensation de chaleur irradiait dans sa gorge. Après la traversée, c'était fort agréable. Le feu crépitait dans l'âtre, caressant la taverne de lueurs orangées.

Son regard croisa de nouveau celui de l'inconnue. Un groupe d'autochtones

avinés quitta le bar, bousculant l'homme au chapeau fauve qui entra à son tour en se frottant les mains.

Malgré l'ambiance assez conviviale du pub, la jeune femme était blême.

Les flammes dansaient dans la large cheminée de pierre, près de laquelle elle s'était assise, se reflétant sur ses jambes parfaites.

Son regard s'était fait moins dur, presque inquiet.

Elle fouilla dans son sac à dos, pour se donner une contenance, visiblement nerveuse maintenant.

Comme Daniel plongeait un regard distrait dans ses yeux violets de façon prolongée, elle se leva et s'approcha de lui.

– C'est vous ?

– Euh... Oui, c'est bien moi, lui répondit Daniel par plaisanterie.

– Bien. Elle le foudroya du regard. Suivez-moi, alors.

Daniel, interloqué, s'abstint de marcher à sa suite jusqu'à sa table. L'inconnue revint alors vers lui et lui tendit avec une insistance discrète une enveloppe brune, épaisse d'un bon centimètre.

– Voilà ce que vous m'avez demandé. Le compte y est, vous pouvez vérifier.

S'abstenant de prendre l'enveloppe, Daniel s'excusa.

– Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais si vous aviez réellement un rendez-vous, je ne suis pas la personne que vous attendez.

Elle le considéra avec surprise, bouche entrouverte.

– Je vous ai répondu que « je suis bien moi » par simple plaisanterie. Je suis bien moi.

L'inconnue s'empourpra et remit sèchement l'enveloppe dans la poche de son pardessus, manifestement partagée entre la colère et l'embarras.

– Je n'ai pas de temps à perdre pour le badinage, Monsieur. Laissez-moi, je vous prie.

– Écoutez, je vous ai courtoisement présenté mes excuses pour ma plaisanterie, mais quant à « vous laisser », je ne suis pas allé vous chercher, alors si vous êtes imperméable à l'humour et à la politesse, retournez donc tout simplement d'où vous venez !

Daniel revint à son Baileys, tournant ostensiblement le dos à la jeune femme, furieuse. La plaisanterie avait tourné court.

Il entendit des pas, puis des sanglots et se sentit soudainement stupide. Mais déjà l'inconnue s'était rassise à sa table et l'un des clients du pub avait pris place face à elle. De loin, Daniel vit qu'une discussion s'engageait.

L'interlocuteur de l'inconnue était âgé d'une trentaine d'années, cheveux châtons fins et rares, le visage émacié et le nez busqué. Il était vêtu d'un caban de marin gris sur des vêtements de ville.

L'homme avait saisi la jeune femme au poignet par-dessus la tablée, mais celle-ci résistait avec une expression farouche. Elle était maintenant baignée de larmes, oscillant visiblement entre rage et désarroi.

Daniel entendit quelques éclats de voix.

– Vous suivrai pas dehors... ferais mieux... écoute bien... comme convenu...

La discussion s'animait. Daniel soupira.

Se dépliant de son tabouret, il s'approcha de la table.

Les deux protagonistes s'interrompirent et le regardèrent avec surprise. Depuis longtemps, dans les nations « civilisées », personne ne se mêlait plus des affaires des autres.

Daniel s'adressa à l'homme dont les traits étaient un mélange d'insolence et de brutalité.

Son propre regard exprimait une détermination tranquille que l'étranger, maintenant aveuglé par son agressivité, ne remarqua pas.

– Monsieur, il semble que vous importuniez cette jeune femme. Cela n'est pas digne d'un gentilhomme.

– Tu as mis les pieds dans une histoire qui ne te concerne pas, péquenot. Alors barre-toi !

Daniel regarda vers la jeune femme :

– Est-ce que ça va ?

L'homme au caban gris se leva. Il était un peu plus grand que Daniel. D'un geste théâtral, il sortit un pistolet automatique dissimulé sous sa veste et le brandit à hauteur du visage de Daniel. Il parlait en français. Daniel vit immédiatement que le chien de l'arme était rabattu en position de repos.

– Ça va très bien, on te dit. T'as pas compris, minus... ? Faut t'expliquer mieux... ?

Le patron du pub regardait ailleurs. Les quelques clients attardés dans l'atmosphère feutrée se tournèrent prudemment le dos à la scène. Seul l'homme au chapeau fauve, assis de l'autre côté du pub, semblait observer la scène de loin, mais avec intérêt, le visage toujours dans l'ombre.

Daniel esquissa un léger sourire, les yeux plongés dans ceux du fier-à-bras. Il avait levé les mains, naturellement.

L'autre ricana. Il arma le chien avec son pouce.

– Alors, tu fais moins le malin, maintenant, hein ?

En haussant les mains, Daniel avait placé sa paume à la hauteur de l'arme.

En un geste fulgurant, il « chassa » soudainement le pistolet de sa main gauche, le repoussant en diagonale vers le bas.

Dans le même mouvement, il avait refermé ses doigts autour du canon et effectué un mouvement de rotation de sa main, contraignant ainsi l'individu à une torsion du poignet très douloureuse, qui l'immobilisa la bouche ouverte sur un cri silencieux.

Dans le même temps, sa main droite passa rapidement sous son propre poignet, paume en l'air, et il saisit fermement l'arrière de la culasse de l'arme, tout en faisant brusquement un pas en arrière pour soustraire le pistolet au matamore.

Le mouvement eut pour effet d'arracher l'arme des mains de l'homme.

L'os de son index, resté prisonnier dans le pontet, émit au passage un craquement caractéristique. L'inconnu hurla, cette fois pour de bon.

Le pistolet était maintenant dans les mains de Daniel.

Par précaution, Daniel arma immédiatement la culasse d'un geste sec, éjectant la première cartouche qui était en fait déjà chargée. Le pistolet était bien prêt à faire feu.

L'expression de stupéfaction de l'homme se figea en un rictus de douleur lorsque Daniel, dans la foulée, revint à son contact et abattit vivement l'arme sur ses lèvres en un revers – projetant ainsi sa tête en arrière – puis, pour conclure, le gratifia d'un puissant coup de pied frontal à la poitrine. La brute bascula en arrière par-dessus une chaise et s'affala dans un fracas retentissant.

– Faire le beau, c'est tout un métier ! asséna Daniel.

Les dents de l'inconnu avaient craqué dans un bruit sinistre. Les mains sur sa bouche ensanglantée, un doigt tordu dans une position ridicule, l'homme se releva, puis s'enfuit en grimaçant après une brève hésitation, laissant entrer le froid par la porte du pub restée ouverte. L'obscurité l'avalait.

Une rafale de vent plus violente que les autres referma la porte.

Daniel ne put s'empêcher de penser que c'était fort mal parti pour la quiétude...

Il rabassa le chien du pistolet en le retenant avec le pouce, puis le remit au cran de demi-armé. Il s'agissait d'un Colt Combat Commander¹. Il ramassa avec lenteur la cartouche cuivrée qui avait été éjectée sur le plancher, et la replaça machinalement dans le chargeur.

¹ Le Colt « Commander » est un Colt Government modèle 1911 allégé (dimensions réduites et carcasse en alliage léger). Le Colt « Combat Commander » en est la version tout acier. Cet ancien pistolet automatique a existé dans les calibres 9mm parabellum et .45 ACP (11,43mm).

L'exemplaire « récupéré » par Daniel est en calibre 9mm.

Après une longue respiration, il glissa l'arme dans la poche de son blouson de cuir et sourit à la jeune femme.

Celle-ci ne semblait pas soulagée.

– Vous êtes fou ou inconscient ? Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous avez fait... ?!

Daniel s'approcha de la table et s'assit tranquillement à ses côtés.

– Permettez-moi de me présenter : Daniel Sartène. Qu'est-ce qui ne va pas ?

2

Nathalie Verneuil était blonde, avec des taches de rousseur sur un beau visage éclairé, par instants, d'un sourire craquant. Elle était plus que belle : elle était jolie.

Et l'éclat de ses sourires était souligné par la profondeur de son regard.

Tout en expliquant son histoire, elle cherchait visiblement à charmer Daniel. Elle y parvenait d'ailleurs très bien, et Daniel sentit le danger. Maintenant qu'ils avaient été rapprochés par les circonstances, il fondait littéralement devant ce petit bout de femme courageuse lui comptant les épreuves qui l'avaient conduite sur cette île minuscule du littoral écossais.

Nathalie, de son côté, n'était pas indifférente au charisme de Daniel.

Elle était la seule famille de sa sœur Aurore, depuis la mort de leurs parents. Aurore avait vingt-huit ans. Nathalie, elle, en avait trente-deux.

Aurore avait disparu à la sortie de son lieu de travail, un matin voilà un peu moins de deux ans.

Volatilisée, évaporée, alors qu'elle venait de sortir de l'immeuble où elle travaillait. Attendue par son fiancé dans leur appartement, sa sœur n'avait pas reparu.

Deux témoins l'avaient vue monter dans une voiture noire qui attendait au bas de son bureau, apparemment avec des hommes à bord.

Aurore, géophysicienne de formation, était devenue par goût une climatologue chevronnée. Elle travaillait pour le CNRS² et passait son temps entre Paris et d'incessants voyages dans le monde entier.

Aurore étant majeure, la police avait rapidement refermé le dossier de « recherche dans l'intérêt des familles »³. Même son fiancé avait fini par se lasser

² Centre National de la Recherche Scientifique.

³ La RIF est la procédure administrative standard de recherche de personne disparue, en France. Ce type d'enquête reste souvent infructueux.

de fureter et d'attendre, mais Nathalie avait continué de remuer ciel et terre, alertant la presse, lançant des appels à témoin sur le Web, hantant les ministères, interrogeant des voisins, mobilisant des associations.

Journaliste, Nathalie avait fini par perdre son poste au sein du « Global Observateur ». Il était évident, selon elle, que son rédacteur en chef avait subi des pressions, mais elle n'avait pu en apprendre davantage sur l'origine de ces influences. Elle s'était là aussi heurtée à un mur.

Finalement, un homme – l'inconnu de tout à l'heure probablement – l'avait contactée voilà quelques semaines. Il affirmait que sa sœur était en bonne santé, mais exposée à un péril sérieux, prétendait savoir où elle se trouvait et demandait cinquante mille euros pour ce renseignement afin de le « dédommager ».

Même les crapules ont besoin de justifications.

Elle avait pu réunir la somme en puisant dans un maigre héritage.

L'homme lui avait donné rendez-vous dans le seul pub de cette île perdue dans les brumes d'Écosse.

Mais Nathalie s'était méfiée lorsque, maintenant trop ouvertement méprisant de l'enveloppe contenant l'argent, il avait voulu la contraindre à le suivre dehors. L'intuition de la jeune femme – elle avait senti tout son corps se crispier – opposait un refus ferme à cette « invitation ».

Le visage de fouine de son interlocuteur ne lui avait inspiré aucune confiance.

Il était alors devenu brutal et menaçant.

Nathalie était reconnaissante envers Daniel pour son intervention, mais elle n'avait maintenant plus aucune piste, ni plus aucun espoir de retrouver sa petite sœur.

Nathalie relata, comme elle le put à Daniel qui écoutait avec attention, ce qu'elle savait de l'enquête de police. Puis elle rapporta ses propres démarches, son « parcours du combattant » comme elle le disait.

Daniel, ancien officier de la police judiciaire française, était maintenant garde de l'environnement et vivait dans une maison forestière isolée, au cœur d'une immensité végétale.

Pour arrondir ses fins de mois, il vendait aussi avec bonheur – à une clientèle fortunée – des armes antiques et de collection dont certaines étaient fort rares.

Il conseilla à Nathalie de se rendre au bureau de police de l'île, s'il y en avait un, afin d'empêcher l'inconnu de prendre le prochain bateau.

Peut-être avait-il réellement des informations sur la disparition de la jeune femme ?

Toutefois, le comportement de l'individu présentait des incohérences. Il avait, à en croire Nathalie, dédaigné l'enveloppe qu'il disait motiver son initiative, cherchant en fait essentiellement à l'attirer à l'extérieur, c'est-à-dire hors de vue des témoins, alors que Nathalie voulait demeurer avec raison à la vue du public.

On pouvait penser que Nathalie, lors de ses nombreuses démarches, avait aimanté quelque malfaisant désireux d'abuser de sa détresse.

Mais on pouvait supposer aussi qu'elle avait peut-être indisposé un personnage haut-placé en approchant de trop près le soleil de la vérité. Un soleil noir.

Sa ténacité empêchait en tout cas ce dossier de disparition de se refermer définitivement, et il se pouvait qu'à ce titre, elle soit effectivement en danger.

Mais alors pourquoi ne pas l'avoir supprimée purement et simplement à Bordeaux, où elle résidait ? Pourquoi l'avoir attirée dans un piège, dans cette île presque déserte ?

Le cerveau de Daniel retrouvait malgré lui ses automatismes d'ancien enquêteur.

Il se rendit au comptoir, se présenta comme étant le locataire du phare et, empochant le trousseau que lui tendait le tenancier, lui demanda s'il y avait une « *police station* » sur l'île.

Le patron rit de bon cœur.

– J'ai bien remarqué votre prestation. Cependant, il y a seulement une soixantaine d'habitants ici, Monsieur. La seule navette maritime qui nous relie au monde ne vient qu'une fois par semaine – c'est le Kirkintloch – et amène rarement plus de deux ou trois touristes égarés. Souvent des écrivains ou des personnes recherchant le calme ou la solitude.

Que ferions-nous d'un poste de police... ? Il n'y a jamais eu ici le moindre vol. Mais si vous le souhaitez, je puis téléphoner sur le « continent » pour faire venir un constable.

– J'allais vous en prier.

Quand donc accostera le prochain bateau ?

– Pas avant une semaine, Monsieur, comme je vous l'ai dit. Le constable viendra vraisemblablement par ce canot, sauf urgence avérée bien sûr.

– Le client qui vient de sortir, le connaissez-vous ?

Est-il de l'île ?

– Non, Monsieur. Il n'est pas de l'île. Il est arrivé la semaine dernière. Il n'a pas dit pourquoi il était venu chez nous. Mais ici, vous savez, on n'aime pas se mêler des affaires des autres. On ne pose pas de questions et on s'en trouve bien.

Daniel ferma les yeux et se passa la main dans les cheveux.

– Sauriez-vous où loge ce gentleman ?

– Je vous l'ai dit, Monsieur, ici on préfère ne pas se mêler des affaires d'autrui.

Mais non, je ne sais pas où il loge. Il n'y a cependant que cinq ou six familles à louer une chambre ou une maisonnette aux visiteurs de passage. Dont la famille Stewart qui vous a loué le vieux phare. Mais ils n'habitent pas sur l'île, raison pour laquelle c'est moi qui suis chargé de remettre les clefs. Ils me donnent une petite gratification pour ça, et pour veiller à la propreté du lieu après le départ des touristes.

– Merci, en tout cas. Je vais reprendre un verre, ainsi que la dame. Et aussi un petit en-cas. Pourriez-vous me confirmer la venue des policiers par le prochain bateau ?

– Certes, Monsieur. Mais que dois-je dire s'ils m'en demandent le motif ?

– Vous pouvez évoquer qu'un ancien collègue, de la police française, requiert leur présence impérative, et que je leur donnerai tous les détails à leur arrivée.

S'agissant, a priori, d'une affaire criminelle, qu'ils viennent armés et qu'ils empêchent ce gentleman visiblement mal intentionné de quitter l'île. Ils le reconnaîtront facilement : il a grand besoin d'un dentiste. Et probablement beaucoup de choses à nous dire...

Le tenancier resta sans voix.

Daniel retourna à la table de Nathalie. Ils virent de loin le cafetier téléphoner, de ce qu'il disait être l'unique téléphone de l'île. Les téléphones cellulaires ne « passaient » pas ici, et, par conséquent, personne n'en possédait.

Nathalie frissonnait, maintenant, en dépit de la chaleur rayonnée par le feu de cheminée.

L'aubergiste leur apporta à chacun un vin chaud à la cannelle et le sandwich au fromage anglais qu'ils avaient commandés.

Il leur confirma que la police viendrait au plus tôt.

Daniel plissa le nez, lui qui était coutumier des fromages odorants des campagnes françaises.

Le fromage de sa gracieuse majesté tenait plutôt du plastique aseptisé.

Comment pouvait-on appeler ça du fromage...

L'homme au chapeau – que Daniel n'avait pas manqué de remarquer – posa quelques pièces sur sa table et quitta le pub sans un mot. On voyait mal son visage, dans le coin semi-obscur où il s'était installé délibérément. Son départ fut tout aussi discret.

Quelques autres clients sortirent, et le tenancier annonça qu'il allait devoir fermer dans quelques minutes.

Nathalie et Daniel terminèrent leurs consommations et, ramassant leurs bagages, sortirent sur le quai.

La jeune femme n'avait rien réservé.

Daniel lui proposa de l'héberger au vieux phare.

Nathalie hésita. Elle ne savait rien de cet inconnu, visiblement expert en armes, en techniques de combat à mains nues et en « gestion de conflits ». Il était un peu mystérieux.

Néanmoins, elle était épuisée nerveusement et ressentait le besoin de s'appuyer sur quelqu'un. Il était la seule aide concrète et effective obtenue en ces deux années de solitude. Il avait de l'assurance. Dans ses yeux, elle lisait par moments une compassion sincère, une sensibilité qu'il tentait de dissimuler derrière un écran de plaisanteries.

Elle décida de lui faire confiance.

Elle accepta d'autant plus volontiers qu'elle n'avait pas l'envie de se retrouver seule, son agresseur se trouvant encore de toute évidence sur l'île.

Ils prirent tous deux le chemin de l'ouest.

Selon l'aubergiste, il y avait vingt minutes de marche sur une étroite route goudronnée menant à une croisée de chemins, marquée par une croix celtique en pierre de taille, patinée par le soleil et les intempéries. La route de droite conduisait à un ancien hangar à avions de la seconde guerre mondiale, bordant une piste d'atterrissage bombardée et impraticable, celle de gauche allait vers les ruines de l'ancien village celtique, que l'on disait hanté.

En poursuivant vers le sud sur un sentier face à soi, durant encore cinq à dix minutes, on parvenait à la plage jouxtant – selon la carte – le phare, bâtisse en pierre juchée sur l'une des deux falaises de l'île. De cette plage, le phare serait alors visible en amont et l'ascension de la petite crête bordant le plateau, d'où il dominait les flots, ne prenait que quelques minutes.

Nathalie, son sac dans le dos, avait pris le bras de son nouvel ami.

Portant son propre bagage de la main gauche, Daniel referma sa main droite sur la crosse du Colt automatique logé dans sa poche.

3

La grosse clef tourna facilement dans la serrure de la porte blindée du rez-de-chaussée, ouvrant sur un escalier en colimaçon muni d'une rambarde métallique. Daniel éclaira l'intérieur du phare du faisceau blême de sa torche.

Derrière le palier, de vieilles caisses et des bouteilles de gaz étaient entreposées.

Le phare avait un diamètre d'environ douze mètres, pour une trentaine de mètres de haut. Les beaux murs épais présentaient un fruit⁴ important à leur base, à la façon des anciens châteaux forts. Les parties habitables étaient situées au sommet.

Nathalie et Daniel montèrent au premier étage. L'escalier, également en pierre, s'enroulait autour du vide pour déboucher sur une trappe dans le plancher.

L'ascension leur avait paru presque interminable.

Une pièce circulaire munie de trois vastes fenêtres et d'une cheminée récente faisait office de salle à manger et de salon. Le mur était en pierre de taille. Les volets intérieurs en métal équipant les fenêtres étaient relevés.

Une grande table, des chaises, un canapé constituaient le seul mobilier de la pièce. Un coin cuisine y était aménagé, ainsi qu'une douche sommaire et des toilettes.

Un vieux placard en noyer contenait quelques provisions et des ustensiles sans âge. L'ensemble était cependant d'une propreté rigoureuse.

Par un escalier de bois, droit et abrupt, on accédait à la chambre située au second étage.

Il n'y avait là qu'un très grand lit recouvert de deux grosses couettes et de trois oreillers. Tout le tour de la chambre était troué de larges baies vitrées, ouvertes sur la mer déchaînée, les étoiles et la brume. Entre deux baies, une cheminée

⁴ Les murs des ouvrages fortifiés, au moyen-âge, étaient bâtis avec du *fruit* : le pied des remparts, plus large, s'arrondissait vers l'extérieur, afin de renforcer la construction, de gêner le travail des sapeurs et de faire ricocher les boulets de pierre vers les assaillants.

plus petite était reliée au conduit d'évacuation.

Une simple échelle métallique menait au sommet du phare par une seconde trappe en acier. La plate-forme, autrefois le cœur du phare, servait maintenant de terrasse circulaire munie d'une rambarde en fer forgé en partie oxydée.

Le système d'éclairage au gaz, désormais inutile, trônait au centre de la terrasse, derrière des vitres surmontées d'un toit conique en tôles soudées.

De là, on apercevait les forêts immenses régnant à l'ouest de l'île et sur les hauteurs, ainsi que les grands chênes qui dessinaient le vent.

Néanmoins, le phare était l'un des points les plus hauts de cette île essentiellement montagneuse, qui constituait une sorte de petite Corse dans l'océan.

Daniel avait évidemment refermé le verrou de la porte du phare. Une large barre de fer amovible posée en travers de la porte permettait, également, d'en interdire l'accès, de l'intérieur, à toute personne qui aurait été munie d'un double des clefs.

Nathalie s'agitait autour de la cheminée du salon et bientôt les flammes crépitèrent, jetant des lueurs mordorées dans la pièce.

Daniel déposa le pistolet sur la table et vint rejoindre la jeune femme sur le canapé.

– Il y a de la soupe en boîte, je crois, dans le placard.

Ça vous dit ?

– Oui, répondit-elle simplement.

– Vous...

– Non. Pas maintenant. On parlera plus tard, si vous voulez. J'ai seulement besoin d'une soupe chaude. Et... euh... merci.

Daniel répondit d'un sourire compréhensif et alluma le feu de la cuisinière à gaz sous une casserole. Il faudrait du courage pour monter une bouteille de gaz neuve si celle-ci venait à flancher...

Alors que Daniel agrémentait la soupe de croûtons grillés et frottés d'ail de Provence et d'un sachet de fromage français râpé qu'il avait prudemment amenés avec lui dans son sac avec quelques provisions de son terroir, Nathalie disposait les couverts sur l'unique table du vieux phare.

Tandis qu'il servait le potage odorant dans les écuelles, Nathalie s'éclipsa dans le coin douche en lui demandant de l'excuser quelques minutes.

– Pardonnez-moi, je suis exténuée. Je n'en aurai pas pour longtemps.

Daniel se renversa en arrière dans le canapé, tandis que la jeune femme disparaissait dans le coin-douche.

Le fumet de la soupe se répandait agréablement dans la pièce. Il entendait le

ruissellement de l'eau, qui cessa subitement.

Nathalie revint, les cheveux mouillés et enveloppée d'une sortie de bain orange en drap d'éponge.

Elle se frotta les cheveux avec une serviette propre trouvée sur place, faisant, sans le vouloir, rouler ses hanches. L'échancrure du déshabillé mettait en valeur ses longues cuisses fuselées et gorgées de soleil.

Nathalie remarqua le regard de Daniel et se mit à rire. Son peignoir s'ouvrit alors imperceptiblement, dévoilant le galbe d'un sein.

– Votre charme, Mademoiselle, n'a aucun besoin d'user de ces ruses sexuelles de novice. Je suis un homme direct, vous savez ? Inutile de tergiverser. Si vous me disiez plutôt ce que vous attendez de moi.

La jeune inconnue rit de plus belle.

– Après le repas, Daniel – je peux vous appeler Daniel ? Il est vrai que je me sens très isolée dans mes démarches et qu'un peu d'aide serait appréciée. Mais la houle de mes hanches n'a pas qu'une fonction délibérément utilitaire. Vous souhaitez que je sois directe ? Très bien. Je ne suis moi-même pas insensible à votre charme. Ceci étant, un soutien serait vraiment le bienvenu.

Daniel baissa la tête, comme captivé subitement par le fromage fondant à la surface du velouté de brocolis.

– Écoutez, Mademoiselle...

– Nathalie !

– ...écoutez, Nathalie. Je ne suis plus un jeune homme. Si mon cœur n'était pas en hiver, vous me plairiez sûrement. Mais comme vous l'avez dit tout à l'heure, je n'ai pas de temps à perdre avec du badinage et en tout cas, je n'ai aucune envie d'aventures ou de complications. Je suis venu sur cette île, dans le « trou du cul du monde », pour me reposer, prendre des vacances et changer d'air. J'ai eu ma dose d'adrénaline et de complications, pour cette vie. J'ai eu ma part de bouleversements et, même si je crois avoir toujours su en tirer le fruit et la part positive, un peu de repos entre deux naufrages est nécessaire. J'ai même, voyez-vous, changé de métier pour m'éloigner de la cruauté de ce monde, et je crois avoir pu trouver une certaine quiétude. Je tiens à ma tranquillité et les vieux chevaliers n'ont plus la fougue des jeunes écuyers.

– C'est-à-dire... ?

– C'est-à-dire que je ne vais pas m'embarquer dans vos histoires qui m'ont l'air d'une insurmontable complexité, ni fondre devant vos attraits et m'attacher à vos pas en jetant sous vos pieds des pétales de roses. Cela n'arrivera pas parce que je ne suis pas là pour ça. Ce que je vais faire, c'est vous garder en sûreté jusqu'à l'arrivée des services de la police locale, qui débrouillera l'écheveau. Elle, pas moi.

– Je ne vous plais pas ?

– Vous êtes très belle, Nathalie. Le problème, c'est que vous le savez.
– Alors vous ne m'aidez pas, parce que vous êtes un vieux bouc au cœur racorni, c'est ça ?

Elle avait parlé d'une voix étrangement douce, qui se voulait comme détachée. Mais un léger tremblement de ses mains trahissait une émotion contenue. Peut-être de la colère.

– Je vous aiderai à rester en vie jusqu'à ce que les constables du coin prennent le relais. C'est déjà pas mal, non ?

– Pardonnez-moi, je me sens ingrate. Vous venez de m'aider et déjà je passe sur le registre des reproches informulés. Euh... peut-être même formulés.

Elle sourit.

– Je vais me contenter de ce que vous pouvez me donner, « inspecteur ». C'est comme ça qu'on dit ? Inspecteur... ?

– Je croyais que vous vouliez m'appeler Daniel.

– Vous ne répondez jamais aux questions, hein ? Déformation professionnelle, j'imagine...

Daniel ne répondit pas.

Elle insista.

– Alors selon vous, je ne suis qu'une petite dinde qui sait qu'elle est belle et qui en use à loisir pour obtenir des faveurs. C'est ça votre analyse ?

Daniel soupira.

– Écoutez, Nathalie, je n'ai pas envie de polémiquer à l'infini. Qu'est-ce que vous diriez de vivre le moment présent et de simplement manger ce potage en conscience ? Il sera toujours temps, ensuite, après cette oasis de calme dans l'agitation du monde, d'endosser de nouveau nos masques et nos problèmes.

– Alors c'est ça, votre conception de la sagesse ? La fuite ? Fuir la réalité et fuir l'amour ?

Daniel se leva et délaissant à regret son potage fumant, grimpa l'escalier, puis escalada l'échelle qui conduisait au sommet du phare, à l'air libre.

Les étoiles flamboyaient au firmament. La lune de nacre émergeait à l'horizon, rendant l'air bleuté de la nuit plus clair.

Il s'accouda à la barrière de fer glacé qui ceinturait la terrasse. Derrière lui, l'astre albâtre se reflétait sur les vitres du phare.

La surface de la mer était parcourue de vagues, de crêtes, d'écume. La surface, pas les profondeurs. Il y avait des courants profonds, qui savaient où ils allaient, qui n'étaient plus le jouet des circonstances...

Daniel imagina des baleines sous la surface, des bancs de poissons, peut-être même des requins. Des fleurs d'algues, des roches, des jardins maritimes... Toute une vie à laquelle il n'avait pas accès.

Nathalie vint le rejoindre silencieusement. Elle s'accouda aussi à la balustrade, proche de lui à le toucher. Dans un geste presque enfantin, elle posa sa tête sur son épaule.

Daniel tressaillit mais ne se déroba pas.

Un animal marin, un dauphin peut-être, s'arracha aux flots dans cette immensité et retomba au cœur du reflet argenté de l'astre des nuits qui se disloqua en mille éclats bordés d'une neige éphémère.

Nathalie, énamourée, s'était glissée derrière lui et le ceintura de ses bras, sa joue posée dans le creux de son cou.

– Je vous demande pardon.

– Non, vous avez raison, vous avez touché juste.

Ils restèrent un long moment en silence. Elle frissonnait dans son dos. Il sentait la morsure de l'acier froid sur ses avant-bras, posés sur la rambarde.

– Je n'ai pas connu d'homme depuis deux ans. Tous mes beaux courtisans se sont enfuis, eux aussi, tu vois. Mes problèmes prenaient trop de place... Moins frivole, j'étais moins intéressante...

Elle sanglota et cria presque.

– Je veux retrouver ma sœur, tu peux comprendre ça, toi au moins... ? C'est ma seule famille maintenant, et si elle souffre, si elle a froid, si elle a peur, si elle a besoin de moi, je ne peux pas l'abandonner, tu comprends ça ? Je sais bien qu'au bout de deux ans, les chances de la retrouver se sont amenuisées, mais...

Les sanglots redoublèrent. Elle était passée au tutoiement, comme un cri, un appel au secours longtemps contenu.

– J'ai personne, je me débats toute seule. Tu es la première personne qui m'a aidée en deux ans. Et tu crois que je suis une dinde tout juste bonne à séduire les gens pour les instrumentaliser ! C'est pas juste ! Tu me connais pas ! Tu me juges sans savoir ! Qu'est-ce que tu en sais si tu ne me plais pas vraiment ? Tout ça parce que j'ai mis un peignoir pour souper... ? Et oui, j'ai besoin de toi ! Oui... ! C'est mal d'être seule, d'être perdue, d'avoir mal, d'avoir peur ?

Daniel s'était retourné et la serrait maintenant dans ses bras, tandis qu'elle sanglotait de plus belle.

– C'est moi qui ai peur, Nathalie. Il n'y a aucun jugement. Juste mon cœur qui a peur de s'ouvrir et qui éprouve en ta présence une sensation extrêmement périlleuse. C'est inattendu.

– Oui, c'est inattendu. Mais c'est là, non... ? On est adultes tous les deux, on le sait. Alors qu'est-ce qu'on en fait ?

– Mais enfin, c'est fou, il y a six heures, on ne se connaissait même pas. Et là, on en est aux déclarations éperdues. Ça va un peu vite, non ?

– Et après ? Tu crois vraiment ce que tu dis, sur la folie des choses inattendues, la crainte des rêves et le bonheur paisible d'une horloge qui n'a pas bougé de

place depuis vingt ans ? La vie est mouvement, non ? Alors qu'est-ce qu'on en fait ?

– On va manger notre potage et on continue la discussion sous la couette, ça te va comme ça ?

– Houlà ! Vous devenez téméraire, monsieur l'inspecteur.

– Je ne suis plus inspecteur, grâce à Dieu ! Je suis désormais un « type des bois » qui, en outre, traque impitoyablement le vénérable collectionneur pour survivre.

Elle était passée des larmes au rire. Ils se tenaient tous les deux blottis avec tendresse, face à face, éclairés par la lune et les étoiles.

– A ton contact, je vais peut-être apprendre le vrai courage, oui. Celui d'ouvrir son cœur.

Elle le serra dans ses petits bras blonds ; il pouvait sentir sous son peignoir, la chaleur de son corps et, par endroits, la douceur de sa peau nue, la pression de ses seins.

C'est lui qui posa sa bouche sur ses lèvres tièdes et légèrement humides. Elle caressa sa langue avec la sienne, c'était furtif mais délicieusement bon. Pourquoi refuser les cadeaux de la vie ?

Ils descendirent l'échelle après un dernier regard émerveillé à la voûte étoilée.

Ils se sentaient tous deux inexplicablement apaisés, comme emplis d'une force nouvelle.

Elle avala sa soupe assise sur ses genoux, le peignoir entrouvert. Elle pleura encore et rit beaucoup. Et lui se sentait fondre devant cette fille simple, vraie et émouvante. Têtue comme une mule et qui voulait retrouver sa petite sœur disparue depuis deux ans, une mule plus courageuse que beaucoup d'hommes.

Elle l'embrassa encore, le désir montait dans leur ventre et leur montrait la voie.

Ils se levèrent de table pour aller se coucher, laissant une lampe allumée dans la salle à manger.

Elle l'attira vers les marches en le tirant par la main.

Avant de monter l'escalier, il empoigna de sa main libre la crosse du pistolet automatique.

Il le déposa dans un tiroir de la table de chevet, alors qu'elle se glissait sous la couette.

– Toujours prévoyant, monsieur l'inspecteur ?

– Certes. Mais ça ne protège pas de l'inattendu.

Ils riaient tous deux et leurs rires se terminèrent en un long baiser.

4

Le soleil du petit matin qui rentrait à flots par les baies les trouva enlacés, nus sous la couette, encore humides de plaisir, de tendresse et de joie.

Nathalie se pencha hors du lit, dévoilant une chute de reins parfaite parsemée d'ombres blondes. Elle sortit de son sac un papier jauni plié en quatre et revenant prestement à l'abri de la couette, le tendit à Daniel.

– C'est un poème que j'ai toujours gardé avec moi, ces dernières années. Je crois bien qu'il m'a soutenu, parfois...⁵ J'aimerais le partager avec toi.

Daniel se renversa dans le creux de l'oreiller et lut tranquillement, les lèvres de Nathalie picorant sa poitrine.

*« Je ne m'intéresse pas à la façon dont tu gagnes ta vie.
Je veux savoir à quoi tu aspires.
Et si tu oses rêver de réaliser le désir ardent de ton cœur.*

*Je ne m'intéresse pas à ton âge.
Je veux savoir si, pour la quête de l'amour et de tes rêves,
Pour l'aventure de te sentir vivre,
Tu prendras le risque d'être considéré comme fou.*

*Je ne m'intéresse pas aux astres qui croisent ta lune.
Je veux savoir si tu as touché le centre de ta propre souffrance,
Si les trahisons vécues t'ont ouvert,
Ou si tu t'es fané et renfermé par crainte de blessures ultérieures.*

Je veux savoir si tu peux vivre avec la douleur, la tienne ou la mienne,

⁵ Extrait de The invitation, recueil de poèmes d'Oriah Mountain Dreamer, conteuse canadienne. A notre connaissance, les œuvres d'Oriah, d'une haute valeur poétique et spirituelle, et dont nous conseillons la lecture, n'ont malheureusement pas été traduites en français.

La garde aux loups

Sans t'agiter pour la cacher, l'amoindrir ou la fixer.

*Je veux savoir si tu peux vivre avec la joie, la tienne ou la mienne,
Si tu oses danser, envahi par l'extase, jusqu'au bout des doigts et des orteils
Sans être prudent ou réaliste et sans te souvenir des conventions du genre humain.*

*Je ne m'intéresse pas à la véracité de l'histoire que tu racontes.
Je veux savoir si tu es capable de décevoir quelqu'un pour rester fidèle à toi-même,
Si tu supportes l'accusation d'une trahison, sans pour autant devenir infidèle à ton
âme.*

*Je veux savoir si tu sais faire confiance, et si tu es digne de confiance.
Je veux savoir si tu peux voir la beauté, même lors des jours sombres
Et si tu peux trouver la source de ta vie dans la présence de cette beauté.*

*Je veux savoir si tu peux vivre avec l'échec, le tien ou le mien,
Et malgré cela rester debout au bord du lac
Et crier « Oui! » au disque argenté de la lune.*

*Je ne m'intéresse pas à l'endroit où tu vis ni à la quantité d'argent que tu as.
Je veux savoir si après une nuit de chagrin et de désespoir,
Tu peux te lever et faire ce qui est nécessaire pour les enfants ;*

*Je ne m'intéresse pas à ce que tu es, ni comment tu es arrivé ici.
Je veux savoir si tu peux rester au centre du feu avec moi, sans reculer.*

*Je ne m'intéresse pas à ce que tu as étudié, ni où ni avec qui.
Je veux savoir ce qui te soutient à l'intérieur, lorsque tout le reste s'écroule.*

*Je veux savoir si tu peux être seul avec toi-même,
Et si tu aimes véritablement la compagnie de tes moments vides. »*

Daniel reposa le papier et glissa ses doigts dans les cheveux de Nathalie. Elle avait posé sa tête sur son épaule, et passé une jambe en travers de son ventre. Daniel sentait le poids de sa cuisse sur son sexe et le désir l'envahit de nouveau.

– Pardon d'avoir pu penser que tu étais superficielle, Nathalie.

– Tu ne l'as jamais pensé, Dan. Mais ça t'arrangeait de le croire pour fuir ton propre cœur.

Elle déposa un baiser dans son cou et d'un coup de reins fut assise sur son ventre, le surplombant. Elle se pencha en avant pour l'embrasser sur la bouche, et Daniel sentit sur son torse la caresse de ses seins qui allaient et venaient tandis

qu'avec une lenteur calculée, elle s'empala sur son sexe dressé.

– Mais tu as de bonnes bases. Question cœur, je veux dire.

Ils rirent tous deux avec insouciance, continuant les caresses des corps, caresses de l'âme. Elle se renversa en arrière dans un rôle de plaisir, tandis que tous deux éjaculaient, vers l'aurore en feu, un plaisir sans limites. Il aimait sa voix, ses sourires craquants, la lumière dans ses yeux ; il aimait tout d'elle, son courage de femme fragile, le goût de son sexe et partager ses émois, ses étreintes d'un cœur humain se raccrochant au radeau des corps. Il aimait jouir en elle et s'ouvrir corps et âme à l'acceptation d'un inconnu qu'ils découvriraient ensemble.

Ensemble ! Quel mot étrange alors même qu'il n'était, encore la veille, qu'un être solitaire. Presque pétrifié dans ses certitudes. Tout avait volé en éclats dans ce nouveau décor.

Elle bougea encore les hanches, pour aller jusqu'au bout de son plaisir et ils échangèrent encore un long baiser, caressant leurs langues jusqu'à l'endormissement. Ses longs cheveux lisses coulaient dans son cou, comme autant de rivières porteuses de la fécondité de leurs rêves désormais conjugués.

Ils avaient passé la journée à ranger leur nouveau « domaine », à flâner main dans la main sur la plage de sable blanc et dans les forêts avoisinantes. Ils se racontèrent avec émotion, passant avec aisance du rire aux larmes. Daniel était plus réticent que Nathalie à se dévoiler, mais il finit par lui ouvrir la porte de son âme et lui faire l'offrande d'une confiance sans retenue.

Ils revinrent à la croisée des chemins et s'aventurèrent jusqu'à l'aérodrome désaffecté. La piste était constellée de cratères. Aucun avion n'avait dû se poser là depuis plus d'un demi-siècle.

Daniel fit coulisser par curiosité la porte du vieux hangar rouillé, qui avait dû être blanc. Parmi une quantité de débris non identifiables, trônait un ancien avion de tourisme de l'après-guerre, un Morane-Saulnier MS880B, le fameux « Rallye » des aéro-clubs.

– C'est un avion qui servait principalement pour de l'écologie⁶. Celui-là est un 180 chevaux, il devait donc pouvoir emporter quatre personnes. Comment cette antiquité est-elle arrivée là ? Mystère !

– En tout cas, il est d'une jolie couleur vert pomme, répondit Nathalie en reprenant la main de Daniel.

Daniel ne put résister à l'envie de grimper sur l'aile, puis de faire coulisser la verrière du « zinc ».

L'intérieur de l'habitacle, méticuleusement propre, contrastait avec la structure poussiéreuse. Les clefs des magnétos étaient sur le plancher. Daniel s'assit à gauche à la place du pilote et fit jouer les palonniers, provoquant le débattement de la dérive verticale du « Rallye ».

⁶ La plupart des pilotes privés français de la seconde partie du 20ème siècle ont effectué leur formation et passé leur brevet sur MS880B.

Il empoigna le manche et fit jouer les ailerons et la gouverne de profondeur.⁷ Nathalie, montée à son tour sur l'aile, observait son compagnon.

– Tu as l'air de savoir comment ça marche...

– C'était mon premier métier, à vrai dire. J'aimais beaucoup ça.

Daniel se leva et sauta de l'avion. Comme il semblait vouloir rester discret, Nathalie respecta son silence et n'insista pas. Chaque être a ses parts d'ombre, qu'il ne faut pas chercher à pénétrer. Le conte de Mélusine⁸ nous rappelle judicieusement que le bonheur est à ce prix.

Daniel entraîna Nathalie jusque sur le tarmac, envahi de façon sporadique par des herbes vertes et blondes qui faisaient l'amour au vent.

Sans un mot, il s'assit en tailleur sur un petit rocher, posa sa main gauche dans sa main droite, les paumes vers le haut et les pouces joints en un fin contact, formant un joli ovale comme une mandorle de chair.

Le tranchant des mains était disposé contre le bas du ventre, les doigts bien rassemblés.

Il était visible qu'il prenait un soin attentif à sa posture, la colonne vertébrale était parfaitement droite tout en respectant la courbure naturelle des reins, le menton était rentré comme s'il poussait le ciel avec le sommet de la tête. Son regard était posé au sol devant lui, les yeux mi-clos.

La colonne vertébrale semblait tendue comme un ressort se déployant vers le ciel, mais les épaules et le reste du corps étaient parfaitement relâchés.

Daniel entra dans une respiration calme et profonde à laquelle Nathalie se sentit invitée.

Il se concentrait sur l'expiration. L'inspiration était naturelle, non volontaire.

Ils restèrent ainsi, silencieux et parfaitement immobiles, comme en équilibre sur leur respiration, environ une demi-heure, une demi-heure hors du temps.

Les pensées s'élevaient naturellement, puis passaient sans que rien ne s'y attache. Ils les laissaient s'effiloche simplement, en restant concentrés sur leur posture corporelle et sur leur expiration.

Ils laissaient défiler les sécrétions du cerveau, sans s'identifier à ces productions mentales, sans discuter. Parfaitement libres.

Daniel murmura que c'était « comme la posture de la montagne, qui regarde passer les nuages » mais n'en est pas affecté, ni ne se laisse emporter.

⁷ La gouverne de profondeur est le plan horizontal arrière d'un avion, qui détermine son mouvement de tangage (assiette de montée ou axe de descente).

⁸ L'époux de Mélusine brisa leur bonheur en cherchant à découvrir le secret de la fée qui lui avait offert son amour. Lorsqu'il viola sa promesse en surprenant l'intimité de la fée, il la découvrit avec effroi telle qu'elle ne souhaitait pas être vue. Elle s'enfuit alors, emplie de chagrin, tandis que lui entraînait en errance et ne retrouva jamais son amour perdu. Ce petit conte est là pour nous rappeler qu'amour rime avec confiance et respect.

Il dit à Nathalie de cesser de saisir ou de rejeter quoi que ce soit.

– Si tu fermes tes poings, tu ne peux obtenir qu'une poignée de sable.

Si tu laisses tes mains ouvertes, l'univers entier peut y passer.

Ainsi est notre esprit.

Nathalie se sentait parfaitement bien, comme elle ne s'était jamais sentie auparavant, plus légère, plus libre.

– J'ai l'impression de mieux voir les couleurs, Daniel... En fait, je me sens plus vivante.

– C'est justement le chemin pour devenir plus vivant, Nathalie. Pour renaître simplifié. Pour devenir un véritable être humain.

– Mais encore ?

– Tu viens de faire l'expérience de la méditation zen. C'est une expérience intime que personne ne peut faire à ta place.

– Mais c'est surprenant, qu'est-ce qu'il se passe ? Je n'ai jamais ressenti cela, c'est comme si je m'éveillais.

Daniel sourit.

– Par la pratique, on devient plus conscient, plus lucide. Rapidement, les « schémas » *enfermant* qui nous limitent commencent à perdre de leur emprise. On vit les événements avec plus de légèreté, plus de liberté... L'amour et l'humour remplacent progressivement des conceptions erronées et des croyances un peu dogmatiques auxquelles on était très attachés sans s'en rendre compte.

– Tu veux dire que cette pratique si simple nous transforme ?

– Oui, elle est très transformatrice. Très simple – c'est pour ça que c'est parfois difficile, tant notre esprit est compliqué – et très transformatrice. Une certaine rigidité de l'âme laisse place à plus de souplesse. On se situe davantage dans la fluidité, donc on souffre moins au quotidien.

– Je me sens plus proche de toi aussi, plus intime. Je n'ai jamais ressenti ça non plus... C'est comme si des brumes s'étaient levées.

– Je dirais qu'une certaine maturité – ou si tu préfères de liberté intérieure – peut survenir très rapidement, c'est une pratique « instantanée », une compréhension de l'Univers avec le corps. Cette « finesse d'âme » crée des liens très forts d'intimité et de complicité au-delà des mots entre les personnes qui pratiquent ensemble.

– On dirait que tu m'as fait comme un joli cadeau. Une offrande discrète mais très profonde. Ce sentiment étrange va durer ?

– J'ai vu des transformations profondes et durables, avec des prises de conscience fulgurantes, en moins d'une semaine... sur des sujets, il est vrai, très ancrés dans le « négatif ». Il n'y a pas vraiment de règle. C'est aussi très paradoxal. C'est une pratique abrupte, instantanée, mais qui requiert aussi de

l'assiduité au quotidien.

- Cette transformation ?
- Ben... les gens deviennent moins chiants.

Nathalie et Daniel éclatèrent de rire.

- Ouais. Tu trouves que je suis chiante, alors tu m'as fait une injection de zen, c'est ça ?

- Oui, tu es chiante, c'est normal, tu es une femme. Ainsi, comme tu n'as pas de cervelle, c'est très bien pour le zen – qui se situe au-delà du mental –.

- Oui, je comprends mieux pourquoi tu pratiques le zen, homme sans cervelle.

Nathalie souriait, contente d'elle. Daniel poursuivait :

- Mais aussi, en plus d'être moins chiants, les gens deviennent plus heureux, en même temps qu'ancrés dans une certaine forme d'humour omniprésent. Ils se recréent plus profonds, plus capables d'aimer vraiment la vie, d'aimer les gens et d'être aimés. On réalise alors combien on allait dans l'existence sans la « voir » vraiment. Par cette immobilité silencieuse, au-delà de l'agitation mentale, on peut toucher notre « vrai visage », non conditionné, notre nature profonde.

- Vous êtes intarissable sur le sujet, Monsieur l'Inspecteur. Le silence-en-action, en quelque sorte. Le chant du Silence.

Daniel et Nathalie aimaient se taquiner.

- Évidemment, il y a des cas désespérés, des femmes qui, en découvrant leur vrai visage par la pratique, réalisent que leur vraie nature est en fait d'être profondément chiante. Statistiquement, c'est plus spécialement vrai pour les journalistes. Peut-être est-ce une maladie professionnelle ?

Ils échangèrent un long baiser sensuel, tandis que le désir montait encore dans le creux de leurs reins. Daniel, parfaitement calme et le regard lointain, répondait aux questions muettes de Nathalie.

- Lorsqu'on pratique la méditation, il y a un étrange sentiment d'amour qui se déploie dans notre vie quotidienne. Les relations avec les autres deviennent plus simples, plus authentiques. On a moins besoin de reconnaissance, on se situe moins dans les "manques" et, par conséquent, on peut rencontrer les autres dans la complétude ; on sait intimement que tout est déjà là. Un maître zen, Taisen Deshimaru Roshi, disait que c'est "le chemin de la vraie liberté, la voie de la non-peur" et ça me semble assez vrai. On devient Vivant, je pense, tout en réalisant combien c'était quelque chose de très simple, si simple qu'on ne le voyait pas. Notre capacité au bonheur est élargie.

Trois aigles passèrent dans le ciel en tournoyant, et c'était simplement beau.

– Ça n'empêche pas que se produisent encore des événements difficiles, surtout en ces temps de bouleversements où les gens sont très bousculés dans le sens d'une évolution qui s'accélère ! Mais même douloureux, ils deviennent constructifs, libérateurs ; on en cueille le fruit, on en tire la part positive, sans pour autant s'appesantir, stagner dessus. Les émotions sont vécues avec intensité, avec plus de sensibilité que les autres ne les vivent, mais on revient rapidement "au neutre", à la « condition normale », sans qu'elles ne perdurent jusqu'à devenir pathologiques... je peux approfondir cet aspect si tu veux, ajouta-t-il en souriant. En tout cas, j'aime la caresse de ta langue, la houle de tes hanches, le galbe de ta poitrine et ton sourire émouvant. Et je t'accompagnerai volontiers sur ce chemin de liberté intérieure si tu le souhaites. On dit que c'est le "chemin des oiseaux" : ils ne suivent aucune piste, ne laissent aucune trace, pourtant ils savent où ils vont.

– C'est normal, Mon Révérend, que tu glisses insidieusement des propos salaces dans ton sermon ?

– C'est pour mieux te pénétrer, mon enfant, répondit-il en prenant une expression de loup de dessin animé.⁹

Daniel et Nathalie rirent de nouveau. Nathalie vint se blottir contre lui, pressant ses seins lourds contre la poitrine de l'homme qu'elle aimait. Les baisers qu'ils partagèrent augmentèrent encore l'intensité de leur désir. Mais Daniel se mit debout, aidant Nathalie à se relever.

C'était bon de marcher tendrement enlacés dans l'herbe haute mais rare du vieil aérodrome.

– Et puis tu sais, rajouta Daniel, je vais te dire un secret : la plupart des gens diraient que nous marchons sur une ancienne piste d'atterrissage. En réalité, c'est une piste d'envol. Mais il est encore une réalité plus profonde : au-delà de la dualité, avancer tu dois. Ni atterrir ni décoller, ni blanc ni noir, ni bien ni mal, bien au contraire.

– Oui, et tous deux ne sont en fait que les deux aspects d'une même réalité. Message reçu, Maître Ioda. Parce qu'en fait, entre arts martiaux, sagesse et pilotage, tu es un « chevalier Jedi »¹⁰, n'est-ce-pas ? Tu vas rétablir la paix dans la galaxie ?

– « *Vieux sage, quel est ton secret ? Rester émerveillé !* »

– Tu as des pouvoirs, alors, Ioda ? insista Nathalie.

– Oui, le pouvoir de rester tranquille.

Tous deux sourirent et se réinstallèrent dans un silence nourrissant, goûtant

⁹ Daniel se réfère évidemment au conte du petit chaperon rouge : « Grand-mère, comme vous avez de grandes dents ! »
– « C'est pour mieux te manger, mon enfant ! ».

¹⁰ Allusion à « La Guerre des Étoiles », de Georges Lucas

le moment présent avec complicité.

Après ce moment partagé « de calme dans l'agitation du monde », les deux amants s'enfoncèrent plus avant dans la forêt épaisse qui occupait toute la partie ouest de l'île.

Parfois des broussailles et des épineux ralentissaient leur progression, parfois la végétation des étages inférieurs s'éclaircissait, laissant place à des peuplements remarquables de chênaies, de peupliers blancs et de tilleuls séculaires.

Nathalie et Daniel parcouraient cette immense forêt relique, avec un sentiment de vivre le premier matin du monde.

– Cette forêt est magnifique, Daniel.

– Certes, c'est presque aussi magique que la Sainte-Baume, une forêt méridionale que j'affectionne particulièrement.

Daniel se baissa, désignant à Nathalie des empreintes, qui formaient une ligne presque droite.

– Ce sont des traces de loup, Nathalie. On les reconnaît d'abord à l'alignement des empreintes, à leur taille – environ sept centimètres de large pour dix de long – et aussi à leur forme, qui diffère de celle d'un gros chien par la possibilité de tracer une ligne pour séparer les deux pelotes antérieures. Comme tu vois, on peut faire de même pour les diagonales qui séparent les pelotes.¹¹

– Quoi ? Il y a des loups ici ?

– Manifestement, oui. Et il y a des sangliers aussi : regarde ces traces.

– Ce n'est pas dangereux ? demanda-t-elle, soudain inquiète.

– Les animaux sauvages ressentent complètement tes émotions. Si tu es dans l'amour, ils le ressentent. Si tu es dans la peur ou dans l'agressivité, ils le ressentent aussi et adaptent leur comportement en conséquence.

– Incroyable !

– C'est comme quand tu montes à cheval : si tu as peur, le cheval le ressent. Le cheval n'est pas un prédateur : il a les yeux écartés. Il comprend : « mon cavalier a peur, donc il y a une raison d'avoir peur, donc fuyons ». Et il s'emballe... Pour les animaux sauvages, c'est pareil. Dès que tu entres dans la forêt, ils te « subodorent »¹². C'est pourquoi à leur contact, il est important d'être très calme, de respirer tranquillement. La respiration est la clef des émotions.

– Mouais...

– Lors de promenades nocturnes, dans mes forêts, j'approche les sangliers et les loups à quelques mètres. Je les trouve en « scannant » le paysage avec ma

¹¹ Les empreintes de chiens présentent des « pelotes » plus rassemblées. En outre, les traces de loups suivent une ligne droite, alors que le chien « divague ».

¹² Flairer, sentir, deviner, percevoir intimement. De nos jours, on dirait « scanner ».

main, un peu à la façon des sourciers.¹³

– Ça alors !

– Et puis il y a des signes avertisseurs : une laie, avant de charger, poussera un grognement rauque et grave. Rien à voir avec le souffle d'avertissement d'un danger. Un mâle, lui, claquera des dents avant d'attaquer. Tu sais, j'ai rencontré des sangliers blessés qui, contrairement à la légende, n'étaient pas agressifs. Tout ce que j'ai ressenti, c'est de la souffrance.

– Et les loups ?

– Les loups sont encore plus organisés. Le sens de la hiérarchie est très fort dans la meute, et ils sont très intelligents. En fait, ce n'est pas toi qui décide de la rencontre : c'est le loup qui décide de se laisser voir – lui t'a localisé depuis longtemps. Il y a très peu d'attaques de loup dans le monde, peut-être trois ou quatre par an, contre cinq cent mille attaques de chiens domestiques. La plupart de ces attaques consistent en une simple morsure au bras ou à la jambe, suivie d'une fuite. Pour les attaques sérieuses, il y a essentiellement deux tactiques.

Nathalie haussa les sourcils avec une moue interrogative.

– La première tactique consiste à foncer sur les proies en poussant un grognement de fauve, pour les épouvanter et, en semant ainsi l'effroi, les pousser à la fuite. De cette façon, il est facile de repérer puis d'isoler le sujet le plus vulnérable, celui qui court le moins vite ou qui présente une faiblesse. Le loup va essayer de canaliser cette proie potentielle vers un endroit précis... où est embusquée la meute. Débandade et embuscade.

La seconde tactique est celle du harcèlement : une fois la proie isolée du groupe, la meute l'encercle, puis la harcèle jusqu'à épuisement, ne lui laissant aucun répit et cherchant à la mettre finalement à terre à force de douleur et de lassitude. C'est alors le mâle dominant, le mâle « alpha » et lui seul, qui vient porter le coup de grâce.

La meute peut alors rester plusieurs jours sur place, alternant repas et sommes, pour peu qu'il y ait un point d'eau proche.

C'est pourquoi en cas d'intimidation, en cas d'attaque de loup imminente, il faut impérativement s'abstenir de fuir. En reculant, puis en optant pour la fuite, on se « signale en proie ». Rien n'est plus perceptible ni plus fatal que la peur.

Il est donc vital de rester groupés, de rester solidaires et faire face vigoureusement au besoin. Il importe de se défendre farouchement et avec une détermination inébranlable.

Dans ce type d'attaque létale, les morsures sont généralement portées au menton ou au visage.

Mais si la proie se défend avec vaillance et avec plus d'énergie que prévu, si

¹³ Authentique. C'est à la portée de chacun : le monde est magique.

sa défense admirable et indéfectible est susceptible d'infliger des blessures sérieuses aux loups attaquants, alors la meute rompt purement et simplement le combat et va rechercher ailleurs un repas plus facile.

Les anciens avaient un mot pour cette *force d'âme* salvatrice. Ils l'appelaient « fortitude ».

– C'est terrifiant ! Elle se blottit dans les bras de Daniel.

– Oh, pas plus terrifiant cependant qu'une bombe atomique ou qu'une agression dans le métro.

– Mouais, tu les défends.

– Eux au moins ont une raison valable de prendre la vie. Ce n'est pas toujours le cas pour ce qui est des humains, loin de là.

Tous deux venaient de parvenir à une clairière majestueuse dissimulée au cœur de la forêt. Une source proche répandait sa musique joyeuse dans un écrin de roches aux reliefs fascinants soulignés de mousse et de fougères. Des érables et des pins sylvestre au tronc de miel, enrobés de lumière, répandaient en cette oasis de verdure une lumière ocre.

– Ooooooh! C'est somptueusement beau, Daniel.

– Oui. Le beau n'est pas invraisemblable en ce monde, tu vois. L'homme y crée artificiellement une laideur qui n'est que le reflet de sa propre souffrance, c'est-à-dire de son immaturité. Il faut avoir foi en la vie.

Le couple revint lentement sur la route, jusqu'à la grande croix de pierre qui surplombait la « croisée des chemins ».

Ils s'aventurèrent ensuite jusqu'aux ruines du « village hanté », de l'autre côté du carrefour. Une multitude de croix celtiques sculptées dans le grès semblait les observer.

Par moments, Daniel – toujours vigilant – posait sa main sur la crosse de l'arme, qu'il avait pris la précaution d'emporter avec lui, tout en caressant les alentours d'un regard aiguisé.

Le souvenir de l'homme qui avait agressé Nathalie lui revint comme une ombre. Un animal blessé restait dangereux.

Le soleil en descendant sur l'horizon, répandait une lumière dorée qui donnait aux pierres sans âge une tonalité jaune-orangé presque irréelle.

C'était d'une vénéusté magique, une nourriture pour l'âme.

Le soir venu, ils dînèrent au pub en amoureux. L'aubergiste étant sans nouvelles de la police. Ils regagnèrent leur refuge à pieds alors que la lune était déjà haute dans un ciel constellé d'étoiles. La tempête qui les avait accueillis n'était plus qu'un souvenir.